

Prochain Épisode et la révolution

Léandre Bergeron

Volume 6, numéro 1, 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/600261ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/600261ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-921X (imprimé)

1918-5499 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, L. (1973). Compte rendu de [*Prochain Épisode* et la révolution]. *Voix et images du pays*, 6(1), 123–129. <https://doi.org/10.7202/600261ar>

Prochain Épisode et la révolution

« Le devoir de tout révolutionnaire est de faire la révolution. »

FIDEL CASTRO

Prochain Épisode traite de la révolution et d'un personnage qui se croit révolutionnaire. Dans cette brève étude, nous tâcherons de préciser certaines notions et de dissiper certains malentendus qu'un tel livre peut perpétuer.

La révolution est la transformation radicale des structures d'une société donnée. Les révolutions conçues et pensées au xx^e siècle visent au renversement de la classe dominante par le peuple opprimé.

Le révolutionnaire est celui qui, à la suite d'une analyse rigoureuse du système d'oppression, entre en action pour cristalliser par une politisation systématique les forces libérantes du peuple. Son impulsion aide à mobiliser le peuple contre l'opresseur. Sa volonté de transformation se fonde au vouloir de libération. Toutes ses facultés s'imbriquent organiquement dans l'unité dynamique d'un peuple en marche vers sa libération.

Le révolutionnaire a fait sa révolution intérieure. Il a extirpé de son être les velléités de l'individualisme bourgeois. Son moi s'est dissous pour que les forces de son être se soudent dans une solidarité à toute épreuve aux forces vives du peuple. Il a dépassé ses petits problèmes personnels et les querelles stériles qui n'en sont que les manifestations extérieures. Il est essentiellement un être réconcilié avec la vie. Il veut instaurer l'ordre de l'amour. C'est cet amour de la vie, cet amour de l'homme qui lui donne cette foi en l'homme et motive la lutte contre toutes les formes d'oppression, de suppression de la vie, contre toutes les formes d'anti-vie, de domination et de répression, que celles-ci se manifestent dans leur expression

la plus éhontée, le fascisme, ou dans leur expression camouflée, la société de consommation.

Ce n'est pas de gaieté de cœur que le révolutionnaire prend les armes. Mais les élites au pouvoir ne sont pas des tigres de papier. Elles sont prêtes à se servir de tous les moyens pour se maintenir au pouvoir. Les souhaits pieux et le pacifisme sont des culs-de-sac. Le révolutionnaire assume donc la contre-violence révolutionnaire comme une nécessité de la lutte.

À la lumière de ce schéma rapide, quelle sorte de personnage Hubert Aquin nous présente-t-il dans *Prochain Épisode* ? Même si, de prime abord, on peut croire que le personnage-narrateur est révolutionnaire, une analyse serrée ne nous révèle-t-elle pas une tout autre réalité ? N'avons-nous pas plutôt affaire à un cowboy révolutionnaire ?

Mais qu'est-ce qu'un cowboy révolutionnaire ?

Le cowboy révolutionnaire est en fait le contraire du révolutionnaire. Il est, avant tout, obsédé par son moi, par l'image qu'il a de lui-même. Les blessures que lui a infligées une société où l'exploitation s'est camouflée derrière une pseudo-satisfaction des besoins et des désirs, le poussent à un refus du système. Il se réfugie donc blessé, dans une *image* d'opposition au système. Et l'image d'opposition est celle du révolutionnaire. Cet être blessé se pare donc des allures et du langage du révolutionnaire, pose au révolutionnaire.

Il convient de l'appeler cowboy révolutionnaire parce que le cowboy est justement une image-mythe qui a permis ce genre d'identification.

L'image-mythe du cowboy n'est pas surgie de types d'hommes ayant vécu la vie du cowboy mythifié. On sait, au contraire, que les individus qui ont pu servir de catalyseur à ce mythe étaient tous des bandits notoires. En fait, cette image-mythe a été fabriquée pour permettre l'identification à un type héroïque et ainsi recouvrir du voile sacré de la mythologie l'exploitation bourgeoise la plus éhontée. (À ce compte-là, James Bond n'est qu'une adaptation modernisée du même mythe.)

De cette façon, des générations d'Américains se sont identifiés à cette image-mythe du cowboy. Cet homme blanc, individualiste, courageux, invincible, intrépide, protecteur du peuple-mouton, grand justicier, devient le moule où cherchent à se revaloriser les hommes déçus par l'exploitation capitaliste.

À mesure que les contradictions inhérentes au système se font sentir, nombre d'individus se mettent à le contester. Et la première phase de la contestation est

le transfert d'identification. Le cowboy-grand-défenseur-du-système est déchu et remplacé par une autre image-mythe, celle-là tirée des luttes de libération. Le révolutionnaire authentique comme Che Guevara est promu, bien malgré lui, au rôle d'image-mythe. Les contestataires changent d'images mais conservent les mêmes schémas de pensée sous-jacents, l'identification à un mythe. De ce fait, leur continuum pensée-action est imprégné d'irréel, leur prise sur la réalité est précaire. Il s'insère entre eux et leur milieu un verre déformant. La mythomanie, à laquelle le système les a conditionnés, les tient toujours. Ils n'ont rien du révolutionnaire sinon la pose et le langage. On peut les appeler les cowboys révolutionnaires parce qu'ils ont du cowboy l'essence-mythe et du révolutionnaire la forme.

Dans *Prochain Épisode*, le héros n'est-il pas justement ce cowboy révolutionnaire qui cherche éperdument à s'identifier à un mythe pour résoudre les problèmes psychologiques qu'une société déboussolée lui a créés ? Est-ce qu'il parle de la libération du peuple québécois ? Jamais. Est-ce qu'il parle de l'exploitation que subit la classe opprimée au Québec ? Jamais. Où développe-t-il une analyse de la situation québécoise et de la nécessité de la révolution ? Nulle part. Où nous parle-t-il de la politisation et de la prise de conscience des travailleurs québécois ? Nulle part. Où nous parle-t-il de la nécessité de la lutte armée ? Nulle part. Mais il nous parle de lui, et seulement de lui d'ailleurs. Nous le suivons dans sa danse-hésitation entre son insécurité profonde et son identification à l'image-mythe rassurante, au « révolutionnaire » *tough* et violent. Ceci, il l'affirme si bien lui-même quand il parle de son « oscillation binaire entre l'hypostase et l'agression¹ ». Le *gars phoqué raide* par la société bourgeoise patauge dans son insécurité, cherche à se raccrocher à une image-mythe, s' imagine sauveur sacrifié, puis sombre dans l'impuissance. Et tout ceci, il le voit. Et nous le montre. Tout le roman est ce long regard sur soi-même. Son moi est son obsession. Le monde extérieur n'existe que comme miroir de sa réalité subjective. Le dépressif qu'il est, cherche, tout en ne le cherchant pas vraiment, l'incident extérieur à lui-même qui lui permettra d'éclater, de mourir pour se libérer de sa dépression. Et l'incident, il l'appelle *révolution québécoise*. Les compagnies de savon cherchent à intégrer la révolution. Mais les malades aussi. Quoi de plus orgastique que de se voir mourir déchiqueté par une bombe quand on ne peut *sortir de sa peau* par les voies normales ?

Sa course effrénée vers l'éclatement stoppée net dans l'institut psychiatrique, il doit se regarder arrêté. Il baigne dans sa soupe primordiale et cela le terrorise :

1. Hubert Aquin, *Prochain Episode*, Montréal, Cercle du livre de France, 1965, p. 93.

« je glisse, fantôme, dans les eaux névrosées du fleuve² » ; « ma chute ralentie dans cette fosse liquide. [...] Pour peupler mon vide, je vais amonceler les cadavres sur ma route³ ».

Il est en fait en prison dans cet institut. Mais songe-t-il à s'en évader pour rejoindre le mouvement et continuer la lutte de libération du peuple québécois ? Non. Il souffre de « l'étau hydrique. . . Quelque chose menace d'exploser en moi⁴ ». Il écrit un roman d'espionnage « pour moins penser⁵ ».

Che Guevara disait : « Au risque de paraître ridicule, je dois affirmer que ce qui motive le vrai révolutionnaire c'est l'amour. »

Et qu'en dit notre révolutionnaire ?

Tuer ! Quelle splendide loi à laquelle il fait bon parfois se conformer. Pendant des mois, je me suis préparé intérieurement à tuer, le plus froidement possible et avec le maximum de précision⁶.

« Tuer confère un style à l'existence⁷ », voilà l'aveu le plus significatif du cowboy. Comme Gary Cooper qui les descend tous dans *High Noon*.

La destruction et la mort sont les planches de salut de notre héros.

Déjà, je brûle d'impatience en pensant à l'attentat multiple, geste pur et fracassant qui me redonnera le goût de vivre et m'intronisera terroriste, dans la plus stricte intimité. Que la violence instaure à nouveau dans ma vie l'ordre vital...⁸.

Mais voir la destruction et la mort des autres ne suffirait pas. Il faut soi-même mourir, et de sa propre main. Ce n'est pas la libération du peuple québécois qu'il désire. C'est bien plutôt son suicide.

Depuis l'âge de quinze ans, je n'ai pas cessé de vouloir un beau suicide : sous la glace enneigée du lac du Diable, dans l'eau boréale de l'estuaire du Saint-Laurent, dans une chambre de l'hôtel Windsor avec une femme que j'ai aimée, dans l'auto broyée l'autre hiver, dans le flacon de Beta-Chlor 500 mg, dans le lit du Totem, dans les ravins de la Grande-Casse et de Tour d'Al, dans ma cellule CG19, dans mes mots appris à l'école, dans ma gorge émue, dans ma jugulaire insaisie et jaillissante de sang⁹ !

2. Hubert Aquin, *op. cit.*, p. 7.

3. *Ibid.*, p. 9.

4. *Ibid.*, p. 13.

5. *Ibid.*, p. 14.

6. *Ibid.*, p. 22.

7. *Ibid.*, p. 23.

8. *Ibid.*

9. *Ibid.*, p. 25.

Le suicide libérateur ne vient cependant pas. Avec le suicide, le moi disparaîtrait, et qu'est-ce qu'on ferait sans son moi ? Mieux vaut se poser des problèmes littéraires qui permettent de voir ce moi chercher à redorer son blason.

Si je dénonce en ce moment la vanité fondamentale de l'entreprise d'originalité, c'est peut-être dans cette noirceur désolante que je dois continuer et dans ce labyrinthe obscurci que je dois m'enfoncer. Nul dévergondage scripturaire ne peut plus me masquer le désespoir incisif que je ressens devant le nombre de variables qui peuvent entrer dans la composition d'une œuvre originale. Mais pourquoi suis-je à ce point sensible à ce problème de l'originalité absolue ? Je ne sais pas ; mais depuis que mon esprit annule son propre effort dans la solution de cette énigme, je suis affligé d'un ralentissement progressif, frappé de plus en plus d'une paralysie criblante. Ma main n'avance plus. J'hésite à commettre un acte de plus ; je ne sais plus comment agir soudain. [. . .] Ce n'est plus l'originalité opératoire de la littérature que je désamorce, c'est l'existence individuelle qui éclate soudain et me désenchante¹⁰ !

Et du livre on passe au rêve où l'on se voit héros national.

Événement nu, mon livre m'écrit et n'est accessible à la compréhension qu'à condition de n'être pas détaché de la trame historique dans laquelle il s'insère tant bien que mal. Voilà soudain que je rêve que mon épopée déréalisante s'inscrive au calendrier national d'un peuple sans histoire¹¹ !

La violence qui vient avec la lutte doit être explosive, « anarchique¹² », sans mesure. La révolution est violente comme l'amour qu'il compare à un homicide réciproque.

La révolution viendra comme l'amour nous est venu, un certain 24 juin, alors que tous les deux, nus et glorieux, nous nous sommes entretués sur un lit d'ombre, au-dessus d'une vallée vaincue qui apprenait à marcher au pas¹³.

Un éclatement, une orgie de violence, un orgasme collectif sanguinaire.

Et surtout, pas de planification de la révolution, pas d'action réfléchie.

On ne peut vouloir la révolution dans la sobriété, ni l'expliquer comme un syllogisme, ni l'appeler comme on procède en justice. Le désordre inévitable me gagne déjà et pétrit mon âme : je suis envahi comme le champ d'une bataille que je prépare dans la fébrilité¹⁴.

10. Hubert Aquin, *op. cit.*, p. 91.

11. *Ibid.*, p. 94.

12. *Ibid.*, p. 95.

13. *Ibid.*

14. *Ibid.*

L'enfant qui se lance, revolver-cadeau-de-Noël au poing, dans l'épicerie du coin, ne peut s'attendre à autre chose qu'une fessée. Tout de suite après son évocation de « l'anarchie annonciatrice¹⁵ », il avoue : « La révolution que j'appelle m'a blessé. Les hostilités n'ont pas encore commencé et mon combat est déjà fini¹⁶. » Plus loin : « Des murailles se dressent autour de mon corps, des fers captent mon élan et cernent mon cœur : je suis devenu ce révolutionnaire voué à la tristesse et à l'inutile éclatement de sa rage d'enfant¹⁷. »

La révolution est un jouet décevant. « Incertaine, la révolution me flétrit : ce n'est pas moi qui suis indigne, c'est elle qui me trahit et m'abandonne¹⁸ ! »

La révolution n'a pas fait son devoir. La révolution joue des tours. Ce n'est pas le révolutionnaire qui doit faire la révolution. C'est la révolution (lire : l'explosion de violence) qui doit faire le révolutionnaire (lire : le libérer de lui-même). D'ailleurs, n'invoque-t-il pas l'événement comme un dieu libérateur ? « Ah, que l'événement survienne enfin et engendre ce chaos qui m'est vie¹⁹ ! »

Notre héros est un grand malade. Dans ses moments de grande dépression, dans « l'hypostase », dans l'état d'arrêt de son énergie vitale, il constate son impuissance, l'impuissance à libérer son énergie normalement, à la laisser couler hors de lui comme un fleuve vers la mer. Il constate l'emprisonnement de son énergie (symbole : eau) et de ce fait, le négation d'elle-même. L'énergie bloquée se retourne contre elle-même, comme un moteur qui court-circuite. D'où ce besoin de destruction de soi, de suicide, de risque fou. Dans le deuxième temps de sa maladie, dans le pôle « agression » l'énergie vitale bloquée est surexcitée. Comme si une charge supplémentaire rentrait dans le moteur court-circuité. C'est la fièvre et le désir intense d'éclatement. Ce sont les tentatives de destruction et de mort. Et c'est l'appel à la révolution dévastatrice.

Pour notre malade, la révolution est une échappatoire comme peut l'être la fenêtre du vingt-quatrième étage. L'être détraqué cherche dans son anéantissement la libération et le retour aux forces cosmiques.

À ce moment-là, la révolution n'est plus la libération d'un peuple opprimé. Au contraire, elle n'est qu'un incident-instrument à l'anéantissement-cure d'un malade. La notion de révolution est viciée et polluée par le déséquilibre mental.

15. Hubert Aquin, *op. cit.*

16. *Ibid.*

17. *Ibid.*, p. 137.

18. *Ibid.*, p. 139.

19. *Ibid.*

La vraie révolution ne s'y retrouve pas. La vraie révolution ne peut se faire que par des êtres qui ont résolu leurs problèmes psychologiques. Et d'ailleurs, le peuple ne se rallie pas à des malades qui cherchent dans la violence l'éclatement de leur être refoulé.

Hubert Aquin a décrit d'une main de maître le cowboy révolutionnaire empêtré dans ses problèmes et qui confond thérapie et révolution. Tout ce qu'on peut reprocher à l'auteur c'est d'avoir confondu révolutionnaire et cowboy révolutionnaire. Au niveau littéraire, la distinction importe peu. Au niveau politique, elle est fondamentale. Cette confusion peut faire croire au lecteur que tel est bien le visage et le cœur du vrai révolutionnaire et en cela, *Prochain Épisode* est une œuvre éminemment contre-révolutionnaire. Elle ne fait que confirmer l'opinion trop répandue du révolutionnaire déséquilibré mental. La morale révolutionnaire aurait dû commander cette distinction à l'auteur.

LÉANDRE BERGERON
Université Sir George Williams